AVIS
SUR LES RÉCOLTES DES GRAINS,

Publié par le Bureau consultatif d'agriculture du Ministère de l'intérieur, et rédigé par le C.en CELS.

LES pailles sont rares, mais le fauchage en augmente la quantité et les rend plus fourrageuses.

Les bras suffisent à peine, mais la faulx est plus expéditive que la faucille.

Les pluies continues peuvent détruire une partie des récoltes, altérer la qualité des grains; mais la promptitude des opérations diminue ces dangers.

C'est sur-tout dans ces travaux que la surveillance la plus active est nécessaire; il ne faut pas y perdre une minute, y rien différer, y rien commencer sans penser à le finir.

Ces vérités sont généralement reconnues; mais tous les citoyens ne savent pas également comment les réduire en pratique : le présent avis a pour but de leur en faciliter les moyens.

Pour être utile au plus grand nombre, il faut nécessairement répéter ce que plusieurs savent. Les citoyens instruits doivent se rappeler que les pratiques agricoles qui leur sont les plus familières, sont cependant inconnues dans différentes parties du territoire français.

Ce qui va être dit ici ne peut pas non plus s'appliquer à tous les lieux, à toutes les circonstances. Ce sont des généralités sur un objet d'une grande importance.

Maturité des grains.

LES épis trop mûrs s'égrènent facilement ; afin d'éviter cette perte, il faut les couper trois ou quatre jours avant leur maturité complète, plus ou moins, suivant la chaleur qu'il fait. Cette maturité s'achevera très-bien dans l'épi.

Les grains destinés aux semences, au risque d'en perdre une partie, ne doivent être coupés qu'à leur entière maturité. Ce soin et une culture convenable rendent inutile l'échange que l'on fait ordinairement des semences d'un pays avec celles d'un autre.

Le cultivateur doit fixer à ses moissonneurs l'ordre dans lequel ils couperont les grains de ses différentes pièces de terre, relativement à leur maturité.

Coupe des grains.

DES faucilles et des faulx, de formes assez variées, sont employées à la coupe des grains.

Parmi ces faulx on remarque celle nommée, dans la Belgique, *piquet :* elle est plus expéditive que la faucille, moins que la faulx ; elle coupe aussi bas que celle-ci, et peut-être, dans certaines circonstances, égrène moins. L'une et l'autre sont moins fatigantes que la faucille, dont le travail est si pénible : les femmes même peuvent se servir du *piquet.* Cet instrument n'est pas assez connu ; le Gouvernement a déjà fait des efforts pour en propager l'usage. L'avantage qu'il a sur la faulx, c'est d'épargner l'ouvrier indispensable pour ramasser les grains lorsqu'on les coupe avec ce dernier instrument.

La faulx commune est l'outil qu'on doit employer le plus généralement pour la récolte des grains. Les reproches qu'on lui fait ne sont fondés que sur l'ignorance de son meilleur emploi, et sur l'intérêt particulier. Plus d'une fois, des seyeurs se sont ouvertement opposés à ce que des cultivateurs fissent faucher tous leurs grains. La faulx est de plus du double plus expéditive que la faucille, et elle égrène moins. Le seyeur donne une secousse assez forte à la poignée de tiges qu'il saisit ; et en la retirant, pour peu que ces tiges soient mêlées, il fait tomber beaucoup de grains.

Mais la manière d'employer la faulx n'est pas indifférente ; voici celle qui est pratiquée dans plusieurs cantons, dans les environs de Paris et ailleurs.

La faulx pour les grains doit être bien tranchante et un peu plus courte. Sur son manche, tout-à-fait à l'extrémité, du côté de la lame, on élève perpendiculairement, à environ trois décimètres de haut, ce qu'on nomme un *playon*. Ce sont deux baguettes minces, flexibles, dont les quatre bouts fichés dans des trous faits au manche, à des distances égales, sont ployées en demi-cercle, de sorte qu'un des bouts de chaque baguette est fiché au milieu de chaque demi-cercle que chacune d'elles forme ; ainsi que deux demi-cercles couchés l'un dans l'autre peuvent le représenter [⌒⌒]. Ce *playon* a de longueur, à sa base, depuis le premier trou jusqu'au quatrième, six décimètres environ.

Il ne faut pas confondre le *playon* avec les crochets qu'on ajoute également aux faulx pour former les andains des avoines ; cependant, entre les mains d'un faucheur adroit, le crochet peut aussi servir pour les blés ; mais les crochets sont lourds, embarrassans, et il faut les acheter.

Le but du *playon*, en empêchant le grain de tomber par-dessus le manche de la faulx, est de le fixer doucement, et presque droit, contre celui qui est encore debout. L'art de cette manière de faucher consiste à empêcher le grain coupé de tomber à plat ; dans ce dessein, on fauche du dehors de la pièce de grain en dedans, ou, ce qui est la même chose, de droite à gauche.

Une femme ou un jeune garçon prend à mesure cette coupe pour la mettre en javelles ; de sorte que le faucheur qui suit trouve le grain sur pied débarrassé de celui que son camarade avait accotté dessus : le ramasseur, pour faciliter le rapprochement des tiges coupées, les saisit avec une faucille ou un bâton.

Le faucheur, au lieu de placer ses pieds sur deux lignes parallèles comme à l'ordinaire, les fait suivre successivement sur une même ligne, le gauche après le droit ; de sorte que les bras sont plus libres pour placer sa coupe où elle doit être. Il est inutile de rappeler ici d'autres observations, parce qu'elles seraient applicables seulement au fauchage en général ; telles sont celles qui sont relatives à la direction du vent, à la manière dont les tiges sont penchées, &c.

Le cultivateur doit veiller à ce que le ramasseur ne brouille point les épis des javelles ; il peut aussi l'assujettir à poser les javelles en triangle, de manière que leurs épis, placés sur les extrémités inférieures des unes des autres, ne portent pas sur la terre, afin de n'en point absorder l'humidité.

Le fauchage des grains fournit des pailles plus longues, plus fourrageuses par les herbes qui se trouvent dans le pied du grain ; mais ces herbes, souvent

encore vertes, demandent qu'on en facilite le fanage. Il ne faut pas croire que cette herbe soit enlevée aux bestiaux qui doivent se nourrir dans les champs après les récoltes; les tiges de ces herbes ainsi coupées repoussent plus vigoureusement pour la plupart, et offrent alors aux animaux une nourriture plus abondante: de plus, la longueur des chaumes ne les empêche point de saisir cette herbe, comme cela arrive lorsque les grains ont été seyés. Un autre soin très-important que ne doit pas négliger le cultivateur, c'est de ne laisser couper de grains que ce qu'on peut mettre, soit d'une manière ou d'une autre, à l'abri de la pluie.

Conservation des grains dans les champs malgré la pluie pendant la récolte.

EXCEPTÉ dans nos départemens méridionaux, dans lesquels on dépique ou dans lesquels on bat les grains aussitôt après leur récolte, presque partout ailleurs on lie les javelles en gerbes; on arrange celles-ci en dizeaux ou triaux, jusqu'à ce qu'elles puissent être transportées dans les granges, ou entassées dans les champs pour y former des meules, chaumières ou gerbiers.

Pendant le temps employé à lier les gerbes, à former les dizeaux et à leur transport, si les pluies sont durables, les grains courent de grands risques; il est donc desirable de trouver, dans ces circonstances, une méthode prompte et sûre qui puisse empêcher les grains d'être mouillés. L'arrangement des gerbes en dizeaux, qui les laisse exposées à tout le danger de la pluie, a sans doute pour origine le paiement de la dîme; la suppression de celle-ci,

qui facilite celle des dizeaux, a donc encore un autre effet utile en agriculture.

Cette méthode pour soustraire les grains au danger des pluies pendant la récolte, existe dans plusieurs départemens du nord : voici en quoi elle consiste.

Dans ces départemens, à mesure que les grains sont coupés, on forme, dans le champ même, ce qu'on appelle, suivant les lieux, des *huttes, huttelottes* ou *moies.* Ce sont de petites meules provisoires, composées de la valeur de vingt gerbes jusqu'à soixante : ces gerbes ne sont point liées ; c'est un temps précieux à gagner.

On commence ces moies, en couchant à terre une brassée de javelles dont le gros bout, celui opposé aux épis, deviendra le centre de la moie. Sur ce gros bout, on pose les épis des autres brassées, et l'on relève entre leurs tiges les épis de la première brassée couchée par terre, afin qu'ils n'en absorbent point l'humidité. On continue à placer circulairement, et de droite à gauche, d'autres brassées, sans laisser aucun vide ; les épis toujours au centre. L'ordre mis dans le placement des brassées rendra le liage des gerbes plus facile lorsque l'on détruira les moies.

Chaque moie, pour empêcher la pluie de s'y introduire, sera couverte d'un chapeau ou couvercle, formé par une grosse gerbe bien serrée d'un fort lien placé le plus près du gros bout qu'il est possible. On ouvre cette gerbe du côté des épis, on la place sur la moie ; elle y est fixée par trois ou quatre liens d'herbe ou de paille attachés d'un bout à des poignées d'épis de la gerbe, et de l'autre enfoncés solidement dans la moie par ses côtés

extérieurs. Au lieu d'une gerbe, on pourrait se servir d'une botte de paille de seigle battu ; la couverture en serait meilleure. On peut donner insensiblement à ces moies un peu moins de diamètre vers le haut ; elles en seront plus solides et plus faciles à couvrir.

Lorsque les javelles contiennent beaucoup d'herbe, et que la crainte de la pluie a forcé de les mettre en moies avant qu'elles soient fanées, il est nécessaire, en posant les brassées, de retirer avec les doigts, vers les bords de la moie, le plus qu'il est possible de cette herbe, afin qu'elle y sèche plus facilement, et ne donne point d'humidité vers le centre de la moie.

Ces moies, promptes et faciles à faire, conserveront parfaitement les grains, jusqu'à ce que le temps permette de les transporter dans les granges, ou d'en former à demeure des meules dans les champs ; tandis qu'ils auraient été endommagés par la pluie dans les dizeaux, ou par toute autre méthode aussi imparfaite.

Mais ce n'est pas le seul avantage que procurent les moies ; le grain y acquiert une qualité qu'il ne peut avoir autrement. Le grain, en ressuant dans la moie, s'y perfectionne, sans courir les risques que cette humidité qu'il rend puisse à son tour contribuer à l'altérer. Le grain reste assez de temps dans la moie pour y devenir meilleur, et pas assez pour s'y détériorer, comme cela arrive dans les meules ou dans les granges, lorsque les grains ne sont pas suffisamment secs. Enfin le grain, en sortant de la moie, se sèche dans le transport, de manière à ne plus faire craindre aucun mauvais effet de l'humidité qu'il avait produite.

Le C.en *Ducarne-Blangy*, dans un ouvrage intitulé *Méthode pour recueillir les grains dans les années pluvieuses*, et imprimé en 1771, a donné, sur la construction des moies et sur leurs avantages, des détails très-étendus : cet ouvrage est une des sources dans lesquelles ce qui vient d'être dit sur cet objet a été puisé. Il se vend 1 franc 20 centimes, chez *Blanchon*, libraire, rue Haute-Feuille, n.° 14, à Paris.

Signé CELS, DUBOIS, VILMORIN, TESSIER, HUZARD, PARMENTIER.

Vu par le Ministre de l'Intérieur,

QUINETTE.

À PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.
Thermidor an VII.